

DE LA NATURE DES SCIENCES



DAVID LEVRAT

La monade des sciences peut être appelée Nature. Intrinsèquement, la Nature est fendue en deux, en Physique et en Métaphysique. La Physique est la part existentielle de la Nature, celle qui se manifeste selon un temps spatialisé, une dimension, et est intelligible ; elle se lit et se compte. La Métaphysique est la part essentielle de la Nature, celle qui est hors de toute forme de temporalité ; elle se conte éventuellement.

Le domaine Physique coïncide presque avec l'ensemble des choses qui ne se conservent pas, au moins en apparence, c'est-à-dire tout ce qui vit et qui meurt, qui est donc vrai d'une certaine manière, ou vécu comme tel. D'ailleurs, par extension ou réduction, le terme Physique est associé indifféremment à l'un ou l'autre des deux côtés de cette quasi-coïncidence. L'élément de déséquilibre de la Physique est la Psychique, qui désigne ce qui se conserve selon une certaine dimension, qui offre une forme d'identité manifeste, une loi dans le temps.

Le mouvement des Sciences, c'est celui de la Métaphysique vers la Physique. L'interface Psychique se déplace, elle suit le mouvement de la vérité, de la part de réalité qui est vécue. L'épistémologie, c'est la mémoire des passages effectués au niveau de cette frontière épaisse des choses de la Nature. Sur la face Physique de l'interface, on trouve la Biologie et sur la face Métaphysique ou peut-être exactement dans l'interface on trouve la Psychanalyse.

La quête scientifique est une quête de bûcherons. *To find*, c'est fendre. La hache des sciences, c'est la dimension. La Physique saisit ce qui se conserve dans la transformation de l'espace-temps ; la Biologie saisit ce que la Physique n'a pas pu saisir, ce qui évolue dans la conservation d'un espace-temps transformé en vie ; la Psychanalyse saisit les restes de la Biologie, ce qui évolue dans l'évolution de la conservation, l'évolution de l'identité (de la vie transformée en identité) ; la Métaphysique, c'est ce qui alimente le tout : ce qui, jusqu'ici, n'est pas encore... vécu par une identité, pour être plus loin ou plus tard vécu comme une entité biologique, puis une unité physique.

PHYSIQUE

ABSOLU

Les lois physiques sont l'agencement, la compréhension toujours plus fine de la dimension physique, généralement appelée espace-temps. L'espace-temps est en fait une fractale de la découpe de la Nature. L'espace est l'image de ce qui se conserve d'une manière ou d'une autre, ce qui peut être saisi. Le temps est l'image de ce qui ne se conserve pas, ce qui n'a pas été compris; il est métaphysique. Enfin, l'espace-temps ou la masse-énergie sont, jusqu'ici, les unités élémentaires de la Nature. Une autre forme de quaternité pourrait peut-être les révolutionner.

Une loi physique est une découpe de la Nature, une interprétation, une projection, une règle. C'est une opération mentale qui devient dimension lorsqu'elle permet a posteriori une compréhension, une saisie, une conservation de la nature élémentaire des choses. L'homogénéité dimensionnelle des relations explique en grande partie la compréhension analytique comme une tautologie, et toutes les nouvelles lois de la matière et de l'énergie sont les découvertes successives de nouvelles dimensions de dimensions et de leur

discrétisation. Je m'efforce d'ailleurs pour les décrire de former des phrases homogènes, équilibrées dimensionnellement, même si parfois leur paramétrage est incorrect (le paramétrage est en fait le fruit d'une simple homogénéité, de dimension supérieure).

La première dimension permet la compréhension horizontale des choses. Elle fige la position d'une origine susceptible de permuter, de se déplacer tout en restant le long d'une abscisse aperçue après coup. Clairement, du point de vue de l'analyse, les choses sont en grande partie plates et droites : il suffit de découper le réel en bouts aussi petits que nécessaire pour s'en convaincre. La seconde dimension saisit chaque point horizontal dans sa verticalité. Elle permet ainsi à la première de gigoter tout en restant saisie ; la seconde dimension est un pli de la première. Mais c'est dans la danse conjointe, dans le cercle, que l'interprétation réciproque révèle les deux dimensions et fait appel à la troisième, le spin (ou la profondeur). Le déséquilibre du spin est résolu par le saisissement de l'ensemble, par le temps de la surface, par l'espace, déséquilibre replié pour la troisième fois. Lorsqu'elle ne tyranniserait plus les deux premières dimensions, elles se révéleront ensemble dans l'hélice. Le prix à payer et à recevoir sera celui de l'anneau de Moebius.

Enfin le temps. Le temps, c'est le changement lui-même, c'est finalement la source de l'idée de dimension ; rétrospectivement, le temps se voit le long d'une abscisse curviligne complexe. Lorsqu'on compte les permutations pour le saisir, on obtient la première dimension. La première dimension est l'équilibre de la permutation, la permutation infiniment permutée, essoufflée, de part et d'autre d'un vecteur de permutation. Vient la dimension suivante, davantage dimension de dimension que seconde dimension, ainsi que la troisième, possibilité de possibilité de possibilité de permutation. Inversement, le temps est un repli de l'espace : il pince les objets tridimensionnels lorsqu'ils se retrouvent dans la même position après un petit voyage. Il fait tourner l'hélice. Le temps brise définitivement la commutativité de l'espace et les imprègne de cette brisure. Rien ne sera plus jamais comme avant : une signification est ainsi possible, à la limite de la physique.

Platon ressentait le temps, Aristote a compris l'espace. Galilée va comprendre le temps, et découper le ressenti cyclique. Newton l'a finalement libéré de l'espace. Du temps cyclique d'Aristote au temps absolu de Newton : l'analyse coupe les cercles pour voir ce qui change quand tout redevient. Car tout redevient, par définition de la dimension qui doit retomber sur au moins trois de ses pattes.

La gravité est peut-être le premier temps. Un objet tombe sur terre et ne s'envole pas. Le film se déroule dans le sens de l'attraction. La gravité est ce petit potentiel qui subit l'attraction tout en la constituant. La gravitation est ainsi ce monde créé créant d'attraction. L'espace est la forme du temps, rendu intelligible. Un mystique ressentira les instants successifs ; un scientifique une durée : la durée est la manifestation du temps. Le temps est ce qui génère, l'espace est ce qui coupe. Ainsi les planètes tournent. Même si Mercure ne tourne pas rond. L'épistémologie ne relie que le temps lui-même, celui qu'on mesure au sablier, n'est pas métaphysique : celui-là même est relatif, il se manifeste, il vit.

RELATIF

La Terre est essentiellement plate. En effet, de la plupart des points de vue, la Terre a un rayon de courbure moyen tellement faible qu'il est localement bien plus judicieux, bien plus vrai, de poser un rayon de courbure nul. La Terre n'est pas simplement supposée plate, elle est existentiellement plate. Et cela permet de grandes choses, cela permet de bâtir des villes et des ponts, des barrages même. S'il fallait supposer un vecteur gravité dont l'orientation varie, dont l'intensité varie selon la hauteur, selon la latitude et selon la longitude... on réfléchirait bien davantage avant de construire. Non, la Terre est vraiment tout à fait plate comme l'eau de mon bain ou la surface d'un étang. La Terre ne devient ronde que lorsque c'est nécessaire, mais ce n'est pas sa réalité par défaut. Elle devient ronde lorsqu'on navigue beaucoup, sur la mer ou dans l'espace par exemple.

C'est la même chose pour les lois. La plupart du temps notre réalité est vraiment celle de Newton ; Einstein ne la perturbe que lorsque c'est nécessaire, finalement assez rarement. Parce qu'il n'y a pas de différence existentielle, parce que nous ne sommes pas dotés d'instruments qui nous rendent sensibles aux écarts ; on peut considérer les lois de Newton comme une approximation de la réalité, mais leur vérité est en faits couramment plus fréquente que celle de la relativité. Une loi est valable dans un domaine de définition. Et s'il est suffisamment large pour couvrir notre situation courante, et bien cela coïncide avec notre réalité vécue. En vérité, c'est cela la réalité relative. Une fois trouvée une nouvelle interprétation, on peut toujours identifier après coup ce qui vibrait avant, quel point d'attache de ma toile d'araignée sort du champ d'application de ma loi. Mais une nouvelle loi ne tue pas l'ancienne. La nouvelle loi est simplement une contrainte sur la première. Elle convainc ceux qui ne l'étaient pas qu'elle n'était que relative. A l'extrême, la

loi est l'expérience vécue par un sujet conscient du flou entre son ressenti et sa compréhension.

L'ensemble des lois-domaines est un ensemble ordinal. Il n'y a pas de hiérarchie absolue ; la hiérarchie n'est valable que dans le contexte. La vérité est celle de son monde ; elle se projette d'un monde à l'autre. Par exemple : ce dernier paragraphe n'est pas assez rigoureux pour un chercheur qui s'occupe plutôt de l'essence des choses, mais il l'est bien assez pour un ingénieur qui s'occupe plutôt de l'existence des choses, de construction (ce qui inclut un flou, par exemple un coefficient de sécurité sur la vérité mathématique pour qu'elle soit tout à fait vraie chez lui). Et on est tous l'ingénieur d'un chercheur ; chacun a ces deux parts du scientifique en lui : le générateur d'engins et le stabilisateur de vol qui fait tout un cirque.

Mais si tous les temps de l'espace sont possibles, un seul est significatif : de manière objective, ce sera toujours le plus économe, le plus court. Nous pouvons réexpliquer le mouvement des planètes dans un repère géocentrique ; les autres planètes et soleils décriront alors des épicycles... mais le cercle ou l'ellipse sont davantage vrais car plus économes de compréhension dans un cadre global. Et d'épicycles en complexité croissante, on n'arrivera bientôt à ne plus rien comprendre sans le cercle. Et paradoxalement c'est aussi ce cercle qui fait appel au repère géocentrique, lorsque le contexte le requiert : pour aller de ma chambre à ma salle de bain, je ne visualise pas souvent mon trajet en coordonnées héliocentriques, assez vertigineux... à 30 km/s... avec une baignoire qui se situe à une centaine de kilomètres de la chambre que j'ai quittée, le temps que j'y arrive. A la course poursuite spatiale de ma baignoire.

La relativité de l'espace-temps, c'est un regard économe lorsqu'on prend du recul. Je pourrais continuer à expliquer les choses avec des complications innommables en décorrélant l'espace-temps, en interprétant l'interdépendance des dimensions comme une coïncidence continue. Mais quel sens y aurait-il à faire cela ?

Le temps est ce qui échappe à la compression analytique du réel. En somme, la recherche du scientifique est celle d'un mode de compression, de repli de la Nature. Il cherche les lois qui suppriment le plus efficacement le temps, la métaphysique, de sorte qu'il ne faille que peu d'information pour avoir tout le film. Les suppressions successives des formes du temps prennent le nom de nos dimensions successives. La lecture du *mpeg* est simplement

son dépli. Tout ce qui devient prévisible est gommé. Ce qui reste, c'est un mode de lecture qu'on cherche, et éventuellement un libre arbitre, une dynamique, un temps ultime, un ressenti, un art insaisissable par l'instant de compréhension. La physique est la recherche de ce qui peut être oublié. Les lois actuelles sont les plus grandes gommages que l'on ait trouvés, jusqu'à présent.

Le sens de la physique relativiste est celui de la lumière. On retrouve l'économie de chemin par le trajet de la lumière. Dire qu'elle parcourt le plus court chemin, c'est dire qu'elle mesure le temps. Einstein a spatialisé le temps, il l'a mis sous une forme géométrique. Comme Galilée. Mais en s'appuyant sur Newton, il a modifié l'espace. L'espace a des directions privilégiées, celles des grandes masses de l'univers, celles qui sont venues se placer dans le temps, celles dont les accélérations ont été intégrées deux fois dans le temps pour en faire des déplacements relatifs et finalement des positions. L'organisation spatiale de la masse dirigerait une quatrième dimension ; un temps. Ou plutôt une forme compréhensible d'un temps élargi. Le temps est relativisé, mais la répartition des masses reste absolue. La relativité, ce sont les limites de la causalité, la loi de la causalité.

Bref, les lois physiques sont jusqu'ici une manière de définir puis de stabiliser relativement le temps, de le comprendre, de connaître ce qui se conserve entre les deux côtés de l'équation, ce qui est égal à zéro hors de moi. Presque égal à zéro. Les lois physiques sont des égalités colorées, valable à un petit $o(\cdot)$ près de ma mesure... jusqu'au grand $0(\cdot)$, celui qu'on appelle entropie.

QUANTITATIF

Les planètes tournent. Mais dans quel sens ? Si deux sens sont possibles, lequel est le bon ? Y a-t-il un bon sens ? Le petit déséquilibre vient de moi, physicien organisé de matière : si je me rapproche de moi, je vois des organisations d'atomes variées ; leurs désorganisations semblent toujours aller dans le sens du temps. Je perds l'objectivité du temps en regardant trop loin, là où le film pourrait bien se passer à l'envers. Tandis que moi je meurs apparemment. Le sens du temps perd son objectivité en s'éloignant du sujet, au fur et à mesure que la recherche scientifique progresse dans le petit ou dans le grand.

Si l'on poursuit notre analyse, le sens du temps est celui qui use les possibilités, celles que le sujet juge utiles. Evidemment, il faut un projet pour définir une utilité, une qualité de la masse-énergie qui elle se conserve. Evidemment, le seul projet qui compte, c'est moi. Ma vie qui se déroule, après m'être incarné en une personne, c'est un transfert d'objectivité en subjectivité, un transfert de possibles objectifs en possibles subjectifs. C'est un transfert de possibilités objectives en possibilités subjectives ; donc, objectivement, d'un plus ordonné vers un moins ordonné. Le temps du point de vue de l'organisation, c'est la mesure des Possibles, des possibles permutations, c'est un décompte. Ce transfert d'information, de désinformation est mesuré selon la dimension entropique. On décompte le nombre d'instants présents, le nombre d'oscillations du césium 133. C'est fait de petits faits, de petites actions, de vibrations entre yin et yang, de divisions cellulaires ou de permutations atomiques. De dégradation d'atomes stables qui meurent en se désintégrant. La continuité du temps émerge de la quantité d'atomes.

Le temps serait un rapport de désorganisation d'une monade vis-à-vis d'une autre. Le temps est relativement plus long au fur et à mesure de la simplicité, plus court au fur et à mesure de la complexité. La force est réinterprétée comme un gradient d'entropie, de l'ordre vers le désordre, c'est aussi pour cela qu'on cherche l'ordre, pour posséder de la force, qui nous permet d'accumuler les possibles. L'étude de ce petit déséquilibre, de ce petit déséquilibré de physicien, c'est la thermodynamique.

Primairement, la thermodynamique étudie la possibilité d'extraire du travail à partir de sources de chaleur. De manière plus générale, elle étudie la quantité d'énergie qu'on peut extraire d'une forme d'énergie disponible ; c'est équivalent de dire qu'elle étudie la qualité d'une forme d'énergie donnée. La thermodynamique, c'est du qualitatif, un dialogue entre le quantitatif et le qualitatif. L'entropie est la quantité qui permet d'apprécier la qualité d'une énergie. Le transfert qualitatif, c'est par exemple le passage sous l'échelle de Kolmogorov des tourbillons de fluide. Il n'y a bien sûr aucune perte quantitative d'énergie ; mais il n'y a pas même vraiment perte qualitative de l'énergie : la déperdition de qualité d'énergie est le point de vue du sujet macroscopique sur un transfert d'énergie macroscopique vers une énergie microscopique : il n'y a plus convection, il y a diffusion ; il n'y a plus mouvement de masse, il y a vibration. Tout passage d'une grande vers une petite échelle est interprété comme un gâchis. Même le choix de nos mots, petit et grand,

l'indique. Pourtant, le monde quantique nous rend statistiquement tout ce qu'on lui donne, et même peut-être davantage. Comme la vue qui renvoie un regard.

QUALITATIF

Le quantique est dénommé ainsi car à petite échelle, un certain nombre de phénomènes semblent granulaires, corpusculaires. En particulier, l'électron effectue un saut quantique entre deux niveaux d'énergie atomique. Il n'y a pas de plus ou moins : ça saute ou ça saute pas. C'est presque parfaitement binaire, c'est en cela que le quantique est plus qualitatif que quantitatif et même que qualitatif.

Classique	Relativiste	Thermodynamique	Quantique
1	π	E	i
+	x	\wedge	S
Différence	Rapport	Logarithme	Id
m/s^2	m/s	M	S
Existence 1	Existence 2	Existence 3	Essence
Gravité	Electromagnétisme	Nucléaire faible	Nucléaire forte
F=ma	v^2/c^2	$k_B \ln(O)$	Saut statistique
Masse	Energie	Entropie	Temps d'existence
Inertie	Causalité	Information	Possibilités

DUALITE

La description des corps physiques macroscopiques est aujourd'hui réalisée selon une variable temporelle qui suppose l'existence du passé-présent-futur. Mais en changeant d'échelle, elle ne semble plus applicable. Il faut alors comprendre le temps de l'échelle macroscopique comme une relation d'information entre un système ouvert et son

extérieur. Il faut comprendre le temps de l'échelle microscopique comme une statistique de possibilités.

La probabilité de position/vitesse est un épiphénomène de la durée de l'instant présent, ce tampon glissant de faible durée. Le tampon glissant peut être vu dans le pli de temps que constitue la création-annihilation de paires de particules anti-particules. L'hystérésis peut être interprétée comme le renversement du cours du temps. Nous pouvons effectivement faire quelque chose puis ne jamais l'avoir fait, ce qui donne après coup l'impression d'avoir une certaine probabilité de l'avoir fait. Peut-être que ce tampon est de durée variable, très faible pour un atome ou une pierre, mais d'autant plus grand que l'organisation en cause est grande jusqu'à atteindre quelques dixièmes de seconde pour le cerveau d'un individu lambda. Pour une particule comme l'électron par exemple, sa densité de probabilité peut être réinterprétée comme une particule qui a pu aller partout, qui est allée un peu partout tant qu'on ne l'a pas contrainte en la mesurant. L'incertitude d'Heisenberg ne serait ni une impossibilité de mesure, ni une possibilité d'être quelque part, mais plutôt la possibilité d'être vraiment partout à la fois, de couvrir l'ensemble des positions quantiques dans un instant présent spécifique assez réduit certes, mais parcouru très rapidement. La particule est libre, la mesure est une loi qui la contraint à une certaine coïncidence. S'il y a une impossibilité spatiale des mesures, il est toujours possible de la résoudre temporellement.

L'extension de cette liberté des particules s'observe et s'utilise par exemple dans l'effet tunnel et la période de demi-vie des éléments. D'ailleurs les deux cas sont peut-être liés : la particule meurt effectivement mais dans le même instant naît de l'autre côté du champ. A contrario, je ne crois pas au multivers du chat. Trop de gâchis. Je trouve plus beau mon univers à temps épais, qui peut éventuellement se réinterpréter comme un multivers assez étroit, calé dans notre épaisseur de libre arbitre, qui naît puis meurt, continuellement. Pour se prononcer en faveur ou contre le temps épais, il faut appliquer et expérimenter cette notion sur le photon. Le photon aurait déjà tout vécu du début à la fin de son trajet. Or, il est manipulable le long de son trajet spatial, mais par définition pas le long de son trajet temporel. Notre essence est le repli de la corde du temps qui laisse une flexibilité à l'interprétation. Mais le photon, par définition, suit une corde parfaitement tendue : il semblera fatalement agir du futur vers le passé si on s'accorde à dire que le long de son chemin est le long de notre durée.

La théorie des cordes, ou la théorie M, me semble être une anti-explication. En effet, elle forme un cadre explicatif qui contient tellement de théories possibles que les écrire les unes à la suite des autres ne prendrait pas plus de temps et de matière que d'écrire ou de décrire l'univers particule par particule. En fait la loi semble devenir plus complexe que l'objet. Parallèlement, elle comporte un nombre de degrés de liberté du même ordre de grandeur que le nombre de choses qu'elle décrit... Difficile de ne pas retomber sur ses pieds. Mais la compréhension suppose la réduction, la compression de l'information. Le critère de vérité, de précision dans la validité d'une loi est celui de la compression de la loi, la plus petite possibilité pour un maximum d'application... Ici, il n'y a aucune compression d'information, aucune causalité, aucune inertie. Peut-être est-ce justement ce que nous cherchons, une loi qui en dirait le moins possible : quel serait le plus grand cadre qui permettrait de déduire le moins de phénomènes ? Est-ce cela la compréhension ultime, celle qui laisse le plus libre de ressentir ?

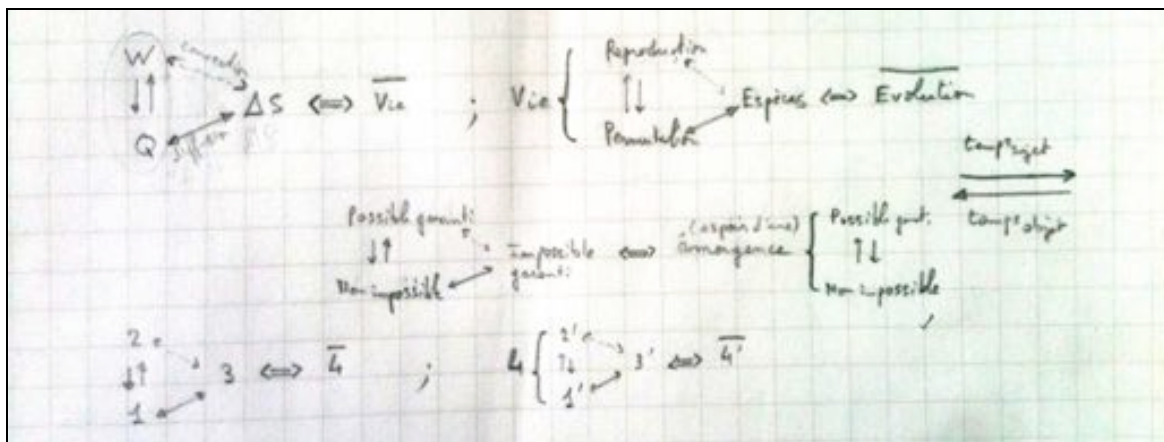
Comprendre présuppose biaiser, laisser un flou pour qu'un sujet puisse s'approprier un objet. Peut-être existe-t-il un principe d'incertitude élargie, de type $\Delta(\text{ressenti}) \times \Delta(\text{compréhension}) > \text{constante}$? Le flou de la vérité multiplié par le flou de la réalité serait minimisé par une valeur non nulle ? Le flou est créé par les brisures de miroirs successifs, au fur et à mesure qu'on change d'échelle, qu'on change de dimension. Autrement dit, la loi la plus rigide possible doit laisser une liberté d'interprétation maximale.

L'analyse toujours plus fine de la Nature Physique des choses nous a finalement conduit à la découverte d'un grain de matière peut-être ultime : le quark. Le quark a une propriété intéressante en tant qu'achèvement : l'énergie minimale qu'il faut pour le détruire, pour le couper en deux, correspond à l'énergie qu'il faut pour le construire. Autrement dit, un quark coupé en deux donne deux quarks. Le quark ne se coupe pas en deux, il se reproduit comme une bactérie : c'est la première bactérie. Et je pense qu'on découvrira que les deux quarks n'ont pas exactement la même espérance de vie, qu'ils sont très légèrement dissymétriques. En tout cas, il semblerait que nous atteignons une limite. Peut-être faudra-t-il greffer les têtes qui repoussent pour passer la porte de l'enfer ?

Quoi qu'il en soit, toute la qualité de notre masse-énergie se transfère objectivement, inexorablement, du macroscopique vers le microscopique (d'après le second principe de la thermodynamique). Pour autant, toute cette qualité, cette information ne semble pas être

restée muette : la débauche de qualité a permis l'émergence statistique d'un quanta de vie, qui coupé en deux se multiplie. De l'autoréplication quantique à l'autoréplication mésoscopique.

BIOLOGIE



VIE

Si une forme de compréhension laisse apparaître une inégalité, une perte, c'est qu'une dimension est sur le point d'émerger, qui rétablira l'équilibre ; c'est que le mode de lecture choisi n'est pas tout à fait rigoureux, mais qu'il met bien en valeur ce qu'on ne sait pas, ou qu'on n'a pas souhaité savoir ni comprendre. Peut-être par sagesse.

L'entropie semble être une force de dissipation du travail en chaleur, en énergie de moins en moins récupérable. En regardant les choses plus en détail, et avec dans le même temps un peu de recul, disperser le travail macroscopique en chaleur microscopique, c'est le meilleur moyen de maximiser les rencontres locales à l'échelle de l'univers. Il est d'ailleurs vraisemblable que les rapports de convection (matière/énergie cinétique macroscopique) et diffusion (rayonnement/énergie cinétique microscopique) soient agencés de manière à maximiser le mélange, l'exploration des agencements possibles dans un ensemble de laboratoires, distribués de la flaque d'eau à l'amas de galaxies. En quelque sorte, l'utilité de la convection alimente le gâchis de la diffusion ; elle semble n'exister que selon une

distribution qui maximise encore le gâchis. On démultiplie les rencontres possibles aux quatre coins de l'univers, en créant ces 4 coins de l'univers, de telle sorte qu'une soupe prébiotique universelle maximise la probabilité de rencontres de tous types de particules selon une position et une vitesse différente, dans une configuration groupée ou isolée. On comprendra peut-être l'apparition de la vie quand on comprendra que toutes les possibilités ont été essayées, en tenant compte de l'épaisseur de l'instant présent. Quoi qu'il en soit, on passe d'une perte de possibles garantis à une espérance de non-impossible. On ne sait pas avec certitude si ça va marcher, mais on se donne toutes les chances d'y arriver : c'est ainsi qu'il devient certain que cela va arriver, par le creusement inexorable du puits des potentialités. D'ailleurs, pour obtenir la vie, l'univers n'investit même pas vraiment : il récupère en fait tous les bouts de chandelles qu'il n'a jamais vraiment utilisées. En effet, la vie est malgré tout un démon de la thermodynamique. Non pas un petit démon mais un énorme démon, étendu à tout l'univers, qui respecte le second principe une fois l'existence apparue, mais qui a triché avant le départ. L'énergie se conserve et l'entropie est le capital d'émergence possible de la vie avant la vie, de son évolution après, finalement un espoir qui se réalisera ou s'est déjà réalisé, et qui se cristallise statistiquement. Il n'y a donc ni dépense d'énergie ni dépense d'information. Le monde conserve son énergie et la vie éponge l'information qui semblait perdue mais n'était que diffusée dans chacune des parties.

La vie est un gâchis du gâchis ; elle gâte le changement, minimise la permutation. Elle le règle et l'empêche de se réaliser aussi parfaitement que possible. Tant que nous n'aurons pas trouvé l'Idée, on sera alimentés de surproduction objective. De manière plus générale, selon le sens du temps et le point de vue, l'intuition ou l'incarnation génère ou dégénère à partir de ou vers la matière ou la vie.

Comment se produit cette extraction d'information depuis le quantique vers la vie ? D'abord, il tend à rendre tout tiède et mou, interprétable à souhait : ce sont les conditions idéales pour le mucus, pour les muqueuses, les interfaces, pour le tampon et son contraire : pour l'impression-expression. Ce sont les conditions idéales, indécidablement suffisantes, pour créer un gain de code apparent. A partir d'un octet onto-biologique, il est possible de créer plus de 256 formes d'organismes, malgré seulement 256 possibilités. Pour cela, il suffit de faire parler l'environnement du langage de lecture. De faire parler l'environnement de lui-même, ou que l'octet code lui-même un langage pour le relire qui

soit interprétable de manière équivoque par son environnement. Ainsi les tortues peuvent-elles avoir le même ADN et pourtant le sexe différent. La reine des fourmis est une simple fourmi, si elle rencontre une nourriture de reine, elle démultiplie son espérance de vie ainsi que son anatomie. Cette information vient de l'extérieur : nous pourrions ainsi supposer que l'entropie dépensée macroscopiquement depuis l'origine des temps puisse être récupérée par ce diable de vivant. Bref, le gain de code se fait donc dans le reflet de l'environnement, de la même manière que le poète fait appel aux émotions vécues du lecteur. Et finalement les possibles se conservent peut-être : la puissance des supernovæ, leur quantité d'énergie, se répand. Le travail utile n'est qu'un travail à mon échelle. A l'échelle plus petite, il y a une soupe qui s'organise, et qui peut-être reprend d'une manière ou d'une autre cette entropie transformée. Alors les possibles ne seraient pas créés ni perdus, simplement une nouvelle fois transformés, une nouvelle fois projetés sur une nouvelle forme de libre arbitre.

De l'inanimé à l'animé : acide nucléique contre acide aminé. Les deux sont nécessaires, mais l'un est un poison pour l'autre. Grand poison de la terre tout contre petit poison supra terrestre. Acide nucléique pénétrant l'acide aminé, belle rencontre sur un rivage ? L'acide nucléique pourrait venir d'étoiles filantes ou bien d'une montagne abreuvant un marécage... comme le sang d'Ouranos déversé depuis ses supernovæ vers Gaïa ?

[Entre les roches et les arbres, le mucus de roche, puis l'arbre porteur de fleur ; nous sommes les grains de pollen.]

La Vie est une organisation de matière, pas spontanée du tout au départ puis assez franchement mécanique ensuite. C'est une forme de compréhension de la matière selon une réorganisation des parties, une signature faite de particules réparties dans l'espace-temps. La direction de la vie, la signification du temps biologique, est d'assurer l'intégrité de cette organisation (au niveau des espèces mais aussi au niveau des gènes qui luttent chacun pour leur survie et ont un caractère animal : limité aux affects chimiques de plus grande proximité, de contact). La direction de la vie prend un sens en se pliant sur elle-même, en créant un ressenti biologique : les sens, interprétatifs du monde. Ces sens fournissent un nouveau niveau d'interprétation du monde, une sélection du monde, un être aux aguets vis-à-vis de ce ressenti, de son monde. Le domaine de définition qu'il considère suffisamment grand, suffisamment stable vis-à-vis du reste ce sont les supports

de la création de son monde comme l'araignée tisse sa toile sur ses supports et crée son réseau intérieur : elle n'interprétera alors que les signaux de son territoire, de son intérieur étendu. Le domaine de définition, c'est-à-dire les conditions extérieures, coïncide avec les dimensions du ressenti : doux/dur, chaud/froid, bon/mauvais, avenant non avenant pour les oreilles ou le toucher... la température, l'humidité, la pression, la stabilité de ces conditions (en établissant des gradients via des poils, des vêtements, des maisons, plis de soi, du sol ou de l'air) et conditions intérieures (manger : s'alimenter en énergie et en ordre, c'est-à-dire en chaînes carbonées CHO et en acides aminés essentiels ou vitamines N). Ces amines sont le stock d'information jusque dans notre ADN. Les bases azotées que sont adénine, cytosine, thymine et guanine sont les composants de notre identité cellulaire. AC et TG entretiennent des relations quasi symétriques (selon la lecture ribose ou l'écriture désoxyribose la thymine est remplacée en uracile), de même que les paires de gènes et d'allèles (dominant ou récessif), de même que le sont les molécules (lévogyre, dextrogyre). Mais pourquoi N ? Parce que c'est le plus petit élément qui permet de coder efficacement, sans démultiplier la longueur carbonée.

Vivre, c'est conserver ses azotes presque en place. Mourir, c'est les changer un peu trop.

MORT

La vie est une lente répression de notre suicidaire émission de radicaux libres et de réduction d'ADN.

Avant, je pensais qu'il était impossible de vivre davantage de 35 ou 40 ans... Je l'ai même écrit. J'ai compris récemment comment cela devenait possible : il suffit de flâner, de prendre son temps. Alors que tout semble indiquer qu'on ne l'a pas.

La mort du corps est comme le rebondissement d'une particule quantique : une partie visible est réfléchi, le corps vivant rebondit en corps mort, tandis qu'une autre partie continue son chemin. Nous allons alors prendre place dans la forêt invisible. La règle générale est celle de manger ses enfants ; comme Chronos, nous sommes le temps des animaux et nous en nourrissons de même que la pensée nous mange. L'homme peut se révolter contre son père et saisir quelques pensées et quelques paroles : il peut manger et ses enfants et ses parents : voilà sa position, sa position de capacité, entre objet et sujet. Il

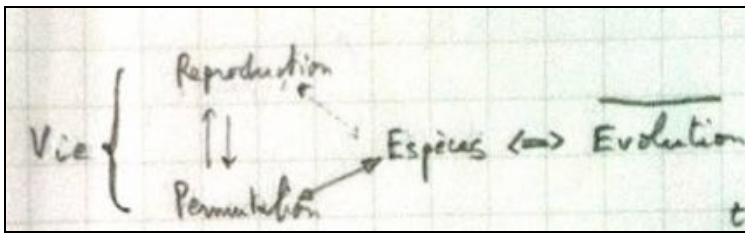
peut faire le relais comme un mauvais joueur d'échec entre deux maîtres qui joue les coups de l'un contre l'autre, sauf quelques rares fois où son plagiat se révèle.

Il va ainsi leur donner vie à tous deux en les relayant de l'un à l'autre, de façon à augmenter leurs interprétations, leurs interpénétrations, comme des combinaisons de sous-ensembles. Si la nature recherche toujours plus, c'est qu'en repoussant les extrémités de la montagne elle marque toujours davantage la rivière. Nous ne sommes ni la terre ni un galet, nous sommes une belle montagne. Le monde se cristallise dans l'instant présent mouvant : au fur et à mesure que passé et futur s'éloignent, l'instant présent s'ajuste. C'est peut-être l'instant présent qui les éloigne par libre arbitre. Il n'y a pas de mouvement, l'écoulement de la rivière et le mouvement des branches est simplement les modifications des extrémités actualisées. C'est être à sa place au centre, à la surface de son monde, ni hors ni en l'eau. Il faudrait nous nourrir de ce que nous produisons de plus lointain : de la mousse et du sel d'une part, d'idées d'autre part.

Nos aliments sont de l'énergie et de l'organisation. Ce qui nous donne une possibilité d'action, de vie, d'être, c'est notre réarrangement du monde par l'intérieur, un gradient vis-à-vis de l'extérieur apparaît et devient exploitable, utile. Gradient d'ordre vers le désordre, les possibles naissent de la vie sur la mort. La digestion est la compréhension, le dépliement de l'aliment par les enzymes, puis leur repliement en soi : on déconstruit des monuments et empruntons leurs pierres pour reconstruire notre propre palais, notre corps. En effet, aller à la mine, dans l'environnement minéral et non vivant, sans l'équipement explosif des mousses et des arbres pour extraire les pierres est une tâche véritablement ardue. Bien plus ardue que de digérer même à faible rendement des briques préexistantes, malgré les bris de leur transport et de leur transformation. De nouveau, il semble y avoir une forme de perte. Les formes les plus évoluées alimenterait la mort, serait la nouvelle force entropique... mais une nouvelle dimension permet d'équilibrer à peu près cette perte : on l'appelle évolution.

[La mort est le message que nous portons. La mort de ce que nous avons mangé, digéré et déféqué, la réception et la gestation de sperme, puis l'émission de notre reproduit. Se reproduire, c'est signer son testament d'une trace presque incorruptible, juste assez en fait.]

EVOLUTION



La poule, voilà ce qui me gratte.

Pourquoi je refuse longuement, le temps de quelques vies, d'être uniquement partie du tout et de me sentir telle une petite goutte d'eau au milieu de l'océan ? Parce que d'une part, une goutte d'eau ne me semble pas tomber amoureuse d'une autre ; d'autre part parce qu'il y a la poule. Ce n'est pas possible de me caler à côté de la poule sur le chemin de l'évolution. Je ne peux pas être tout à fait d'accord avec Darwin à cause de la poule. Et pourtant ce n'est pas possible de ne pas le faire si on veut laisser du sens au sens. Je refuse quand même que cela puisse être ma voisine goutte d'eau. Ses yeux transmettent tellement de bêtise, lancent des éclairs d'idiotie... que je prendrai le temps d'une vie pour abandonner l'idée de tracer un trait définitif entre elle et moi.

Les hommes qui savent qu'ils savent qu'ils vont mourir auront peut-être cette conscience de leur être parfaitement étendu, se dissolvant parfaitement dans leur environnement, étant eux-mêmes par l'ensemble de l'univers, comme des anges. Les Homo sapiens sapiens sont des empreintes du monde qui se marchent dessus. Le fond et la forme sont trop simples pour ne pas être quasiment déductibles l'un de l'autre. Leur liberté d'existence semble réduite à l'ignorance de réactions quantiques indécidables. Telle une plante. Les anges pourraient envisager de consommer ces Homo sapiens sapiens avec modération, avec modération puisque nous sommes végétariens dans notre état accompli, au fur et à mesure des générations. Il faut manger et habiter plus près de la source primaire, le soleil. A terme directement manger le soleil. En attendant sans doute quelques centaines de millions d'années. Mais nous savons que nous avons tout le temps désormais puisque nous sommes mortels.

L'arbre est une graine, qui de par sa position, par son existence, est légèrement déséquilibrée : la première pousse est de côté, et l'arbre n'aura de cesse de compenser son

déséquilibre en faisant naître les unes à la suite des autres toutes les branches dont il a besoin pour économiser les tractions de son tronc (sans compter le soleil qui le chatouille en permanence). Ce sont des équilibristes, des jongleurs. Et les jongleurs ne font que rattraper ou rappeler ce déséquilibre premier, notre corps comme les mots ne font que rééquilibrer « être » et « je » : ils en poussent de toute part et opposés, toujours plus fins et spécifiques, pour donner plus d'équilibre à l'ensemble. Seuls les plus fins jongleurs sont retenus.

Le critère classique de sélection naturelle ne s'applique plus à l'homme directement, il est porté à un autre niveau : il s'agit désormais de sélection humaine. En effet, si quelque chose est artificiel, c'est bien la technique médicale qui permet de faire vivre des condamnés, de faire se reproduire des impuissants. Nous modifions donc notre sélection (notre génome) et y mettons sérieusement les moyens (trou de la sécu). D'un autre côté on refuse la présence d'OGM car on connaît, à juste titre, mal leur effet sur l'environnement. Mais selon ce critère on pourrait tous se passer à la faux...

L'évolution, c'est un équilibre subtil entre réserve de citadins bornés et émission d'explorateurs fous. Il faut une réserve de redondance suffisante pour la survie de l'espèce, pour la diffusion de soi par reproduction, mais pour rester en vie il faut aussi s'étendre, il faut aussi voyager, risquer et y laisser la peau de la plupart des explorateurs.

CREATION

L'évolution retient de mon existence sa seule reproduction. Mon seul message au monde serait celui de mes accouplements réussis, avant de mourir. Pour Darwin, tout le reste est égal ; pour Lamarck, quelque chose d'autre doit compter... et de fait, assez subtilement, l'étude scientifique attentive semble montrer que mon existence acide peut s'immiscer dans mon essence désoxyribonucléique. Par exemple, mon existence d'homme ou de femme n'est pas retenue exactement selon la même grille de lecture : il existe un phénomène d'empreinte parentale, sorte de méta-dialogue intersexuel. Plus directement, des ARN sont susceptibles d'être produits sur mon ADN poubelle au cours de mon existence, de se reproduire et même de se transmettre à mes descendants, de manière péri-génétique. (Certes, ces ARN sont bien plus simples que les gènes, plus brutaux dans leur

expression qui ne peut être que répressive ; mais la répression est le mode dominant de fonctionnement des gènes).

Les deux exemples précédents illustrent les possibilités d'un mariage entre Darwin et Lamarck. Mais elles restent légères. Il y a bien plus, il y a la possibilité d'un divorce. Observons dans le détail l'évolution des primates vers l'homme selon d'une part l'évolution des pieds, des mains, du bassin, du sexe, de la bouche, de la stature... des individus formés et d'autre part l'évolution des caractéristiques fœtales de ces mêmes individus. Il apparaît clairement que l'histoire de l'individu formé est celui d'une anti-spécialisation, qui dégénère les organes hautement spécialisés vers une utilisation toujours plus large et flexible. L'histoire du fœtus est par ailleurs comme retardée, il semble qu'au fur et à mesure du temps, l'évolution se focalise sur les premières étapes, le fœtus de l'homme est comme un zoom sur les fœtus de primates. Il n'en contient que les premières étapes. Finalement le fœtus apparaît de moins en moins évolué, ce qui permet à l'individu d'être de plus en plus adaptable durant sa vie. Le plus adaptable est finalement retenu par le hasard et la nécessité et tout va bien. Mais, tout de même, les créationnistes sont un peu timorés. Plutôt que de proposer l'existence d'un projet, qui conserverait notre temporalité, la proposition d'un temps inverse me semble scientifiquement bien plus pertinente : on peut interpréter effectivement le temps dans le sens de la création de l'univers, c'est-à-dire vers ce que nous appelons notre passé. Le fœtus est ainsi de plus en plus évolué et l'individu de plus en plus spécialisé (efficace dans des comportements à champs d'application certes réduits). Le long de la création, l'homme explore le réel sous diverses formes animales qui se spécialisent dans leur environnement, finalement réussit successivement à plonger en mer alors que l'atmosphère devient irrespirable, et même à absorber directement les nutriments par ses pieds et ses mains, à développer ses racines et ses branches comme celles d'un arbre ou d'une algue pour faire corps avec l'extérieur, pour lui donner corps en supprimant totalement une enceinte cérébrale qui s'avère objectivement inutile ; le monde est de plus en plus riche de possibles, néguentropique, les coraux se transforment en rocher, les anti-lois continuent leur besogne en pourchassant toute subjectivité susceptible d'interpréter et de consommer des possibilités objectives, le froid se sépare du chaud, les étoiles ne se consomment plus mais divergent vers leurs nébuleuses proto-stellaires, les trous noirs fournissent de la matière et de l'énergie à mesure que leur horizon s'évaporent et finalement le tout converge vers une possibilité

maximale objective, une singularité de gradients infinis (une grande infinité celle-là, pas une petite).

Bref, soit on passe de possibles garantis vers des non-impossibles qui se cristallisent, soit on passe d'une interprétation vraie à une réalité selon des anti-lois qui laissent toujours plus de liberté à la matière. Lois et anti-lois sont d'une manière ou d'une autre assez magiques. Peut-être saisissons-nous mieux les choses entre elles, et non pas seulement selon les lois. L'instant présent pourrait être l'actualisation ou la tension entre ces deux chemins qui se poursuivent. Typiquement, pour la compréhension, l'histoire des individus est facilitée par l'évolution tandis que celle des fœtus est favorisée par la création. L'égoïsme domine dans l'évolution, l'altruisme dans la création. Puisque cela est beau, il y a sans doute quelque chose de vrai. En remontant le temps de la création, il semble pertinent que l'homme vienne d'un fœtus-individu, pure information pensée capable de s'incarner, de se démultiplier comme un quark au fur et à mesure de sa greffe sur la matière. Le big crunch serait une origine possible... mais une pensée initiale sous la forme d'un grand nuage de poussières de fer n'est pas à exclure. Dans tous les cas, que l'on remonte ou que l'on descende le temps de la création et de l'évolution, il semble que les possibilités soient conservées. Dans le sens de l'évolution, il est raisonnable de penser que la perte apparente d'information vitale — par exemple lorsque des animaux consomment des végétaux avec un certain rendement d'utilité — soit compensée par une certaine créativité, par une nouvelle dimension semi-indécidable, la pensée.

PSYCHANALYSE

La psyché, semence de la rationalité en gestation dans le ventre de l'amour. Elle se développe dans un monde où tout lui ressemble, où tout est tiède et doux, où toute la réalité extérieure est filtrée par la mère pour la rendre enfant. Le toucher est limité au placenta et au liquide amniotique, tiède et doux ; le goût-odorat est alimenté par le cordon ombilical où tout est prédigéré par la mère, déplié et replié par elle pour l'offrir presque déjà enfant à l'enfant ; l'ouïe entend le monde-environnement filtré par la chair tiède et douce de sa mère et la voix feutrée de ses parents. Puis, c'est la naissance : l'enfant sort de

son toucher et à la mère crie. L'enfant sort de son goût-odorat-respiration et il crie. Il entend sa mère crier, il s'entend crier. Le monde est un chaos ; plus rien n'a de place ; seulement des tourbillons d'air et de cris qui résonnent dans la gorge et dans les oreilles. Alors la psyché ouvre les yeux et crée la distance qui sépare la mère de l'enfant. Elle commence à couper les ensembles en éléments. Elle analyse ; elle coupe tout ce qui se présente pour recomposer, pour digérer. Pour faire de son monde une place plus tiède et plus douce. Couper les rugosités et les faire siennes. Filtrer par un nouveau ventre, un ventre psychologique qui tamponne l'extérieur, le rend tampon à son tour, nous fait nous y reconnaître par nos sens... pour arrêter les cris. Le tout est ainsi fissuré, le chaos est celui du tourbillon, déséquilibre à la recherche de l'équilibre perdu. Le monde de la pensée grandit comme un arbre en développant ses branches pour toujours s'équilibrer : à partir du chaos surgissent toutes les branches de dimensions, masses, énergies, vies qui s'engendrent elles-mêmes dans un va-et-vient de regards ; cette valse les entraîne dans un tourbillon de matière et un déluge d'énergie, embrasse la vie, enfin ferme les yeux de la pensée.

COHERENCE

Notre corps, dommage collatéral des associations de gènes, est utilisé par les pensées pour s'y reproduire ; les idées les plus efficaces, celles qui permettent la plus grande préhension du réel, sont retenues et se développent inexorablement à la surface de l'inconscience du groupe. Lorsqu'une idée germe et plaît à la pensée, elle se reproduira de cerveaux en cerveaux, de génération en génération.

Des vagues de potentiels électriques parcourent notre cerveau selon certaines fréquences. Pour simplifier, il existe une fréquence de résonance de base, au repos, qui correspond à 10 Hz. Lorsqu'une chose retient l'attention du cerveau, sa fréquence passe à 40 Hz environ. Au niveau du vécu humain, l'épaisseur de l'instant présent serait ainsi de l'ordre de 1/10 s, et serait susceptible de comprendre 4 alternatives, 4 choix retardés possibles qui seront essayés mais dont un seul percera l'existence. Le présent n'est alors plus exactement l'enveloppe des actions possibles de notre corps sur les images, ce serait plutôt la somme des possibles simultanément et effectivement en cours de réalisation dans ce temps épais : mais puisque nous ne sommes pas lumière, il y a une distinction entre tous les

possibles que l'on pourrait atteindre, les possibles que l'on touche effectivement, et le possible qui a été retenu et qui devient passé, tandis que tous les autres n'auront, en quelque sorte, jamais été réalisés.

Notre compréhension fonctionne comme un détendeur de contrastes d'idées venant de différents mondes de telle sorte qu'elles puissent être rendues cohérentes (a priori) et si possible complètes (a posteriori). Le jour, la cohérence domine. A chaque instant présent de la journée, nos sens transmettent leurs déséquilibres aux neurones qui gigotent pour boucher les trous de potentiels contrastés, les déséquilibres de déséquilibres (ceux non saisis jusqu'alors, par complétude locale). A la fin de l'instant présent continu, on retient la plus cohérente des tentatives. Le ressenti, sorte d'allèle récessif, reçoit à peu près les mêmes informations, mais les traite à l'inverse en privilégiant la complétude. Finalement le soi et l'instant présent sont saisis ensemble, à l'interface des deux approches mais sur la face cohérente. Puis la nuit les rumine : on comprime les éléments déjà comprimés de la journée en les considérant comme des éléments virtuels de l'instant présent épais, c'est-à-dire qu'on s'autorise à en supprimer ou en ajouter. Imagination et oubli, peut-être dans une épaisseur d'instant élargi et en inversant la temporalité des hémisphères cérébraux, donc également leur dominance. C'est ainsi qu'on se trompe : on imagine beaucoup comme je le fais peut-être en ce moment ; l'erreur est un sacrifice nécessaire. C'est ce que nous avons de plus significatif.

Le sommeil est une période de créativité pour l'hémisphère gauche qui bouche ses trous ; c'est une période d'oubli pour l'hémisphère droit qui laisse place à la cohérence.

La mémoire, c'est un pli du temps, un mascaret ralenti qui s'installe en rivière et se déplace à la même vitesse qu'elle mais en sens contraire : elle est tout à fait synchronisée avec le temps subjectif.

Le signal émis par les neurones s'effectue en quelque sorte à la vitesse de la lumière : il frappe le neurone cible dans le même instant présent relatif, peu importe le chemin. Ceci permet l'intégrité de la communication.

Le cerveau fonctionne par processus apparenté. Eau chaude dans un contexte donné signifie ainsi briquet. Si vous en avez besoin pour allumer votre plaque. S'il vous manque une information comme un outil, il vous le signalera. Mettez-vous simplement en tête les

idées « causalité » lorsque votre ventre dit « eau chaude » et votre cerveau cherchera pour vous parmi les éléments dont il dispose. Eventuellement vous pouvez l'aider en regardant autour de vous. Si vous l'aidez en vous impliquant dans la recherche, c'est-à-dire en prenant le rôle du maître vis-à-vis du toutou avec des encouragements, il se peut qu'il soit plus efficace. Après vous avoir ramené un robinet, une bouteille de rhum et un rayon de soleil (humm pas pratique pour chauffer tout de même...) il se rappellera de la dernière fois qu'il a aperçu un briquet et où. On passe de la complétude à la cohérence en s'impliquant, en faisant jouer une autre forme de proximité.

[Mais où sommes-nous si nous nous utilisons ?]

COMPACITE

Les rêves sont les éléments vécus lors d'une phase de sommeil afin de compléter ou amputer ceux de la phase de veille et de rendre compacte notre vie, son intégrité en quelque sorte.

Je rêve d'un peu plus de jaune que d'habitude depuis que j'ai commencé à écrire ce livre... disons que je ne le remarquais pas avant. Par exemple, il y a quelques semaines, j'ai noté un rêve à tout hasard. Il s'agit d'un portrait placé à l'horizontale, le haut du crâne étant placé à droite. Les yeux sont un peu malades, jaunes et fiévreux. L'expression est complétée par un serpent, qui semble sortir de la bouche. C'est un serpent aux écailles dorées dont seule la partie ventrale est visible, le long de la joue, puis qui disparaît derrière la tête et dans le ventre. On ne sait pas bien sa direction, ou même si ce n'est pas tout simplement un mouchoir. Placée symétriquement au cerveau, une radio du crâne évanescence se délite au fur et à mesure qu'on se dirige vers la droite du tableau pour laisser place à quelque chose, un message peut-être. Oui, je crois qu'il y a un texte de deux mots, mais je n'arrive plus bien à les voir. Peut-être s'agit-il d'« extracteur d'information »... mais je ne suis pas certain d'information.

Avant-hier, j'ai lu Freud pour la première fois. Un texte court, cinq leçons. Très court, très scientifique, très efficace dans la compréhension. Une soixantaine de pages écrites avec interligne et police généreuses. J'ai eu un sentiment de rejet incompréhensible mais maîtrisable dès les premières pages de lecture. Au début de la seconde leçon, j'ai dû faire une courte pause, la gêne se transformant en inconfort. Ce sentiment s'est intensifié

jusqu'à la quatrième leçon de Freud ; il est alors devenu d'une telle ampleur, comme une sorte d'interdiction formelle, qu'il a pu m'imposer une pause immédiate en développant presque un vertige. Cette mise en garde, cette forme de résistance, je l'avais déjà ressentie lorsque j'étais étudiant au Canada.

Je pense qu'il s'agit d'un problème de frontière. A l'époque, cette sensation s'est développée au cours d'activités respiratoires (cours d'apnée). La séparation du moi est intervenue lors d'un cours, au fond de la piscine ; l'impression de passer « en dessous » du fond de la piscine fut très nette. Le professeur m'a indiqué que c'était physiologique, associé à une bonne relaxation. J'ai retrouvé le même sentiment une nuit en réalisant dans mon lit quelques-uns des mêmes exercices respiratoires. Je suis passé en dessous de mon lit, puis plus loin, jusqu'à l'impression de sortir de mon corps. Et de pouvoir m'en écarter assez librement, jusqu'à une certaine tension ; cette tension est celle de cette frontière, proche de la folie, proche de sortir de soi sans se souvenir du chemin pour y retourner. Il y a quelque chose de chamanique je crois. Mais je n'y connais pas grand-chose et je n'y connaissais rien à l'époque. Le lendemain et la semaine qui ont suivis je voyais les gens plats, par spasmes de moins en moins fréquents. Ou plutôt je les voyais comme un masque, comme une surface qui ne serait pas refermée derrière et qui se reconfigurerait au fur et à mesure de mon changement de point de vue sur la personne...

Finalement parvenu à la fin du livre, de suite après, j'ai réalisé quelque chose, mon cerveau s'est brusquement, physiologiquement détendu. C'était un peu angoissant au départ, et puis très grisant, comme masser de l'intérieur, les flux d'information qui chatouillent les deux côtés, sur une large bande latérale qui part des oreilles vient vers le front mais ne se rejoint pas tout à fait et ne concerne pas directement le dessus du crâne. Je suis allé me coucher. J'ai alors rêvé de deux cuvettes qui débordaient tellement de crottes que je me suis dit, pendant le rêve, que celui qui avait fait ça avait vraiment dû bien se faire plaisir. Un peu comme un roi l'aurait fait, en couronnant son trône. Au réveil, je me suis rappelé d'un détail, un vêtement sale dont j'avais dû me vêtir la veille malgré un léger dégoût. Il se trouvait noyé dans cet amas sans nom. Il est donc presque clair que j'étais l'auteur de ces deux œuvres.

Cette nuit, j'ai eu une envie très pressante, à la recherche à tâtons des commodités ; j'ai pu les trouver après un débordement un peu incontrôlé et ai pu me débarbouiller ensuite

d'une nouvelle et généreuse débauche d'étrons (mais presque crédible cette fois-ci). Enfin, ce midi, petite sieste improvisée : des pilotes américains sont venus se poser sur notre base ; nous devons les recevoir en amis. On inspecte tout de même leurs appareils par précaution, pour la sécurité nationale. Mais on n'y trouve rien, que quelques documents compromettants qui ont provoqué le rire de bon cœur de l'ensemble des pilotes de la base, lors de leur débriefing...

Ces deux ou trois jours ont été passés dans un état second. Avec des spasmes, plus ou moins agréables, plus ou moins angoissants, petites phases paranoïaques d'être un prophète, à l'affût des signes divins ; ou son contraire, ange déchu. Mais, paradoxalement, toujours bien aimé et soutenu par... mon environnement. C'est la phase de reconstruction de sa compacité tandis que certaines aires sont libres.

Le groupe de neurones fait émerger l'expertise, nous en sommes l'administrateur apparemment final : nous déterminons en fonction de ce qui nous est proposé ; ce qui nous est proposé n'est que la partie jugée susceptible de requérir notre attention : dans une logique économique, la grande majorité des choix est résolue sans notre consultation, sans consultation de l'administrateur général qui serait capable de solliciter de grandes ressources pour trancher, avec une forte probabilité de se tromper, de ne pas être économique : d'où notre inconscient qui doit, pour nous économiser, trancher la plupart de nos choix... mécaniquement. Nous n'avons qu'un droit de veto, nous pouvons choisir de stopper ce qui se produit naturellement, comme arrêter de respirer ; des mécanismes souterrains sont parfois plus difficile d'accès, c'est simplement la robustesse de l'économie qui ne souhaite pas nous faire intervenir là où la réponse est quasiment certaine, vue par un petit ensemble d'experts très pointus qui correspondent exactement à la question. Au contraire, si la question ou le déséquilibre n'est pas résolu par des instances successives, si le résultat est peu clair, alors il nous est plus aisé d'intervenir. La proposition est déposée sur le seuil de la conscience, de l'état de soi, naturellement.

[L'inconscient est plus grand que le conscient : il faut une mer pour pouvoir naviguer.]

CONSCIENCE

Suite à cette brève auto-psychanalyse, j'ai eu malgré moi très envie de passer à celle des autres. Apparemment ou inconsciemment, une fois découverte la sienne, on a très envie

d'appliquer sa paranoïa à autrui. Comme pour s'équilibrer, ou plutôt se rééquilibrer. Je ne sais pas si c'est une bonne chose ou non, pour soi ou pour l'autre. Chez moi ce besoin a été découvert après ces quelques journées, in extremis mais un peu trop tôt pour qu'il fortifie suffisamment son indépendance jusque dans un refoulement. Il restera sans doute sous la forme d'une curiosité, d'une légère tendance à vouloir psychanalyser autrui.

L'artiste selon Freud est celui qui a réussi à sublimer ses désirs corporels... à faire sa propre psychanalyse continue. L'artiste qu'est Freud est raté selon sa propre définition : il doit continuer à se nourrir des autres, à les vampiriser pour ne pas se mordre lui-même et pourrir de consanguinité inter-psychanalyses. Le psychanalyste freudien prend le contrôle ultime des autres humains : plutôt que de les faire rire ou de les faire jouir - contrôle absolu du corps - il dépasse un peu ses propres règles, et va jusqu'à prendre contrôle du support organique de l'esprit. Plutôt que de ligoter pour faire jouir, il délire pour faire pleurer. Dans les deux cas le cri liquide sort et cette forme de sexégèse est généralement bienvenue pour le patient. Cela étant, le critère du psychanalyste, son plaisir, se trouve non dans la qualité mais dans la quantité de pus mis à jour. Le risque, il me semble, est la difficulté de distinguer le pus de sa propre paranoïa. C'est le même risque tangent que celui du viol lors d'un ligotage, mais plus pervers encore, avec encore moins de garde-fou objectifs. Tout y est désespérément subjectif, vécu chacun à deux dans leur solitude commune ; seule l'expérience permet de tirer des lois statistiques et un certain niveau de confiance dans la réponse. Mais c'est justement à la frontière de la confiance et du doute qu'on se sublime et qu'on peut vivre les plus grands bonheurs ; dans une remise en cause. Peu importe où se situe la frontière, on sera toujours tenté d'y aller, à raison ou à tort : le tort ou la raison ne seront jamais qu'a posteriori... Le psychanalyste est un artiste un peu raté, inachevé, qui ne sort pas de la pensée : il cherche à l'essouffler d'échos en paranoïa. D'échos de pensée mais pas d'échos de nature. Appliqué à soi, il permet de nous rapprocher, sinon de faire émerger l'artiste que nous sommes.

Parler pour équilibrer ses petits déséquilibres, pour libérer ses tensions et gagner de l'énergie. Ecouter consomme de l'énergie en revanche car il faut reconstruire la pensée. Parler disperse la chaleur ; refaire du travail à partir de chaleur peut-être épuisant si on n'a pas l'écoute d'une femme. Ceux qui parlent beaucoup sans jamais chanter sont des parasites, ils s'accaparent l'énergie de tous, sans en demander la permission. Le dialogue entre le psychanalyste et le patient est un transfert cyclique d'énergie : dans un premier

temps, la parole du patient consomme l'énergie du psychanalyste. Dans un second temps, le pus qui sort du patient est l'aliment digéré de la bactérie vers une bouche psychologique. Le psychanalyste reprend des forces dans ce nectar.

Freud n'a sans doute pas analysé de gens comme moi, trop fiers pour se prêter à lui, même en cas de besoin (peut-être est-ce le critère de maladie : lorsque la fierté baisse les bras ?). D'une manière générale, sa statistique personnelle doit avoir eu tendance à sous-estimer la virilité. En effet, ses patients semblent largement soumis ou désireux de se mettre entre des mains professionnelles, sous leur blouse. Et ne demandent d'ailleurs qu'à retourner à leur état infantile, où tout est naturel est bon. Ils n'acceptent comme seule responsabilité que celle de la mère, productrice de lait pour son fils. Mais est-ce vraiment une responsabilité ? Ils sont en régression lorsqu'ils passent la porte de leur psy.

Il me semble que la virilité s'oriente vers des frustrations sensuelles plutôt que sexuelles, c'est une autre forme de libido. Freud me semble favoriser arbitrairement le caca et l'orgasme devant la gastronomie et la petite mort de l'homme ou la grande douleur de la femme. Les intensités relatives me semblent pourtant comparables.

Se retenir de manger, c'est se manger un peu ; se retenir de faire l'amour peut conduire à le faire à soi, d'une manière ou d'une autre. Se frustrer conduirait à l'auto application presque immédiate, de sorte que le désir se retourne contre son maître... mais lui donne tout de même une émotion qui n'est pas nécessairement désagréable, comme pour le convaincre... ? Boulimie-anorexie.

[Voir bouger, saisir ; comprendre, ressentir ; s'étonner ; savoir

Manger, sentir, baiser... incarner

S'étonner, comprendre, créer... intuitif]

Freud remarque que certains désordres organiques n'expliquent pas une affection psychologique ; que l'inverse est vrai, ou tout au moins plus significatif dans certains cas. Les névroses issues de frustrations passées se retrouvent dans les plis du présent qu'il s'agit de délier. Freud s'occupe de la communication entre état normal et état pathologique, combinés en nous. L'état normal semble être celui qui s'affirme le plus fréquemment dans le temps de l'individu, statistiquement dans la population, l'état moyen.

Un état pathologique est réprimé par oubli sans pardon. Une amnésie. Un pli est noué avec d'autant plus de force qu'il est éloigné de l'état moyen. Il s'exprime hors de cet état en refoulant vers le corps (innervation/paralyse) ou en restant latent, respirant de temps en temps à la surface comme un tourbillon.

L'analyse est permise par la constitution efficace du cerveau : les symboles sont réutilisés, les chaînes de symboles les plus fréquemment activées sont les plus identitaires, conscientes. L'analyse se base ainsi sur les associations libres, ou examen des idées spontanées, sur les rêves et sur les actes manqués. Le rêve paraît effectivement être un excellent moyen de communication avec soi puisque c'est le temps de l'inversion des tendances des hémisphères, donc de la communication entre état moyen et état pathogène en chacun. Le rêve de l'hémisphère gauche l'intéresse à mon avis davantage : il est celui qui écarte par raison. En particulier, le rêve de l'enfant est celui qui comble les désirs de la veille, celui qui le rend compact. La frustration vient de la différence entre rêve infantile et réalité adulte. Le rêve, c'est l'enfant qui continue à vivre dans l'homme.

Il y a donc ontogénèse de la sexualité avant la puberté et sa phylogénèse à partir de l'adolescence, comme si les temps de rêve et de réalité s'inversaient sur le pivot de la sexualité émergente.

Une maladie classique suit un refus de besoin érotique par la réalité et constitue un refuge de l'adulte, une régression au stade présexuel. L'échec de sa libido finit au couvent ou dans l'art. Sinon en soi. C'est un retour au passé, une attente de mieux. « Le don artistique, psychologiquement si mystérieux » est une énigme qui ne peut être résolue par l'analyse, par la psychanalyse : il ne peut être que constaté. Jung ira plus loin : il souhaitera observer ce qui ne peut être analysé, et il faut pour cela abandonner une partie de la rigueur scientifique, il faut passer de la chimie analytique à la chimie organique.

OPACITE

Le corps se souvient peut-être de ses vies précédentes, l'esprit se souvient peut-être de ses vies « suivantes » qui seraient en fait ses vies précédentes à lui. Le rêve pourrait être une prophétie lorsqu'il vient de l'hémisphère droit.

Nous ne sommes pas le résolu, nous ne sommes pas la conscience, ou l'inconscient, nous sommes le mouvement de l'un à l'autre, inspiration et expiration, respiration. Le résolu est passé-présent, que Freud s'efforce de résoudre, en effaçant les contrastes intérieurs, l'irrésolu est présent-futur qui fait germer les contrastes de Jung et qui nous constitue. Pour Freud, il faut gommer la psyché par l'analyse, psychanalyse ; pour Jung, il faut construire un idéal ressenti par les mots, une ithologie.

Freud reste dans l'analyse, s'intéresse aux affects de la logique, nés de la tension qu'elle crée avec le corps, en particulier avec le sexe. Jung s'intéresse aux affects organiques, nés de la tension avec l'intuition que nous avons, plutôt sur nos sens donc. Le dialogue entre les deux pourrait être facilité autour d'une table, entre les affects de la nutrition chez Freud et de l'incorporation chez Jung.

Jung a l'intuition de l'incarnation, une sorte de prémonition. C'est un poète sérieux. Jung pourrait s'intéresser non pas à l'apparition de la sexualité, mais à celle de la parole. Jusqu'à la parole, nos rêves sont nos prémonitions. Durant cette période, avant de nous focaliser, la vie éveillée est imaginée de flux incohérents. Les prémonitions de la vie rêvée, celle alors vécue, sont contrariées et produisent des traumatismes. Notre identité. Jung propose donc un second pivot, celui de l'apparition du langage.

Tant que le vocabulaire n'est pas fixé, les traumatismes logiques sur les sens développent des formes que sont nos mots ; comme la sexualité développe les formes de notre corps.

Chez Freud, l'alimentation est innée et la sexualité s'apprend ; chez Jung, les sens sont innés et la parole s'apprend. Lacan me semble suivre la voie du garage de Jung vers Freud, la voie raisonnable, celle qui propose de construire son dictionnaire. Mais Jung va au-delà, il propose en fait un second sens de lecture : il s'agit d'une « très légère divergence qui ne mérite pas tout le bruit qu'on fait autour d'elle ». Il s'agit simplement de lire tout à l'envers, symétriquement, presque symétriquement, un peu comme un nouveau testament.

Freud insistait sur la loyauté scientifique, la médecine rationnelle. Il ne lit donc que ce qu'il y a de plus rationnel dans un corps : sa reproduction et sa sexualité. Jung propose une autre interprétation à la sexualisation de la morale et du culte, un sens anagogique.

Œdipe de Jung : la mère est un irréalisable auquel il faut renoncer ; je le traduirais par le choix d'un possible à garantir pour survivre. Le père est un père intérieur à quitter pour sa

propre indépendance et liberté : c'est un non-impossible qu'il s'agit d'obtenir, son libre arbitre.

Jung réinterprète la tension frustration/affirmation en tâche vitale/inertie psychique. Les névroses seraient une culpabilité de n'avoir pas suivi la tâche vitale, la reproduction. Les mots sont importants ici : la tâche est effectuée en vue d'un projet, tandis que la vie n'en a apparemment pas ; l'inertie est celle de la matière, le psychique semble s'y opposer. De cette double inversion opposition, Jung saisit la problématique de la temporalité de la tension entre cohérence et complétude, la tension de la compacité. Freud rapporte qu'« ainsi se trouva édifié un nouveau système [qui] fut obligé, pour se donner cohésion et consistance, d'interpréter dans un sens nouveau [...] les données concrètes de l'analyse ». C'est fabuleux. Il poursuit d'ailleurs son parallèle vers « la symphonie du devenir universel » écouté depuis la « mélodie des instincts » ou chanté par les civilisations, qui fait « fi de la logique scientifique ».

Freud remonte à la première enfance, suit la libido en sens inverse pour assurer son déterminisme. Jung est dans le présent ou le futur proche, dans le non-accomplissement de la tâche vitale. En fait, la compréhension a toujours été la plus confortable, la compréhension même de Freud est une certaine facilité, un certain confort aujourd'hui, même si cela n'était clairement pas le cas à l'époque. Il a mis le nez sur la crotte ; il s'agit de nous en constituer.

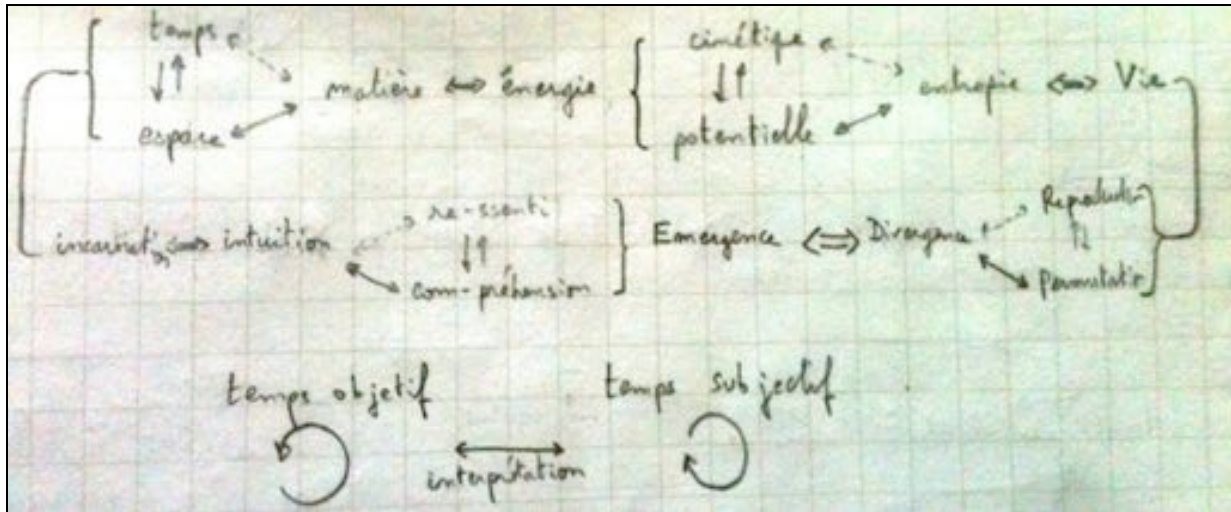
Comme le fait remarquer Freud en évoquant l'image du couteau de Lichtenberg, manche et lame semblent avoir été remplacés. En fait, il s'agit d'une simple inversion : Jung écrase courageusement du manche ce qui se multiplie en étant coupé en deux... mais lui-même accepte de se couper un peu les mains saisissantes.

Il s'agit de savoir jusqu'où on peut ne pas y céder, jusqu'où on peut prendre la force de suivre ces recommandations », les recommandations d'un pasteur ou d'un prêtre, d'un religieux qui porte un idéal plus haut, frustrant pour Freud, également constructif pour Jung. Les traumatismes sont d'autant plus forts que les gens sont courageux et que leur déséquilibre sera plutôt résolu selon les principes itologiques. Finalement, ceux qui vont voir Freud sont des malades qui se déresponsabilisent devant sa blouse blanche ; ceux qui vont voir Jung sont des gens sains qui se responsabilisent devant sa prophétie.

Jung ne soigne pas vraiment, il rend plutôt un peu fou.

Et il n'a pas nécessairement tort... pour notre salut.

METAPHYSIQUE



L'autre interprétation de l'intuition, c'est l'incarnation.

ESPACE

Tentons de construire, en partant de rien, ce qu'il y aurait de plus grand. Ce serait d'abord une distinction, puis une distinction de distinction, une dimension, puis une dimension de dimension, un espace. Enfin, un méta-espace. Que serait un espace d'espace et en quoi serait-il si grand ? Ce serait toutes les combinaisons possibles des choses qui composent un espace. Le méta-espace, c'est un ensemble de points partout à la fois dans l'espace, dont toutes les combinaisons sont réalisées, affichées. En fait, le méta-espace n'est pas si grand que cela, c'est un peu l'équivalent de la surpuissance ; indexer l'espace serait bien plus efficace. C'est donc ce qui se produit. Et de la même manière qu'on perd une méta-distributivité entre la surpuissance et Ackermann, le prix de la taille est ici une brisure de symétrie dans l'espace. En effet, indexer l'espace revient à le paramétrer, le munir d'un temps spatialisé. Pour rendre compte de sa grandeur il faut faire des Combinaisons et non

des Arrangements : il faut définir un ordre en quelque sorte. Un méta-ordre puisqu'on est en métaphysique.

Ensuite, pour grandir encore, des multivers seraient envisageables : chaque indexation serait réindexée, éventuellement une infinité de fois. Mais ce ne serait pas plus rapide que Conway. Il y a plus rapide encore, c'est donc ce qui va se produire : il suffit de spatialiser l'index, de travailler directement avec des ordinaux et non plus des cardinaux. Ainsi le temps spatial est lui-même spatialisé, il devient épais. L'épaisseur de l'instant présent est bien plus économique, donc plus vraie, qu'un flux inexorable d'instant sans relations, peu importe que l'univers soit multiple ou non. Il est intéressant de noter qu'il est toujours apparemment possible de compter : 1..., 2..., e..., π Mais quelque chose d'autre est perdu.

En effet, la construction de cette métaphysique requiert l'existence d'une vitesse spatiale limite, nécessaire pour rendre compte de la compacité de l'espace, de sa cohérence et de sa complétude. Cette vitesse se définit comme celle qui permet, en un instant spatial spatialisé, de parcourir l'ensemble de matrice. La lumière est ainsi partout à la fois, dans son même instant présent. De ce point de vue, la cohérence ne peut plus être rigoureusement assurée. Si une construction expérimentale permet à la lumière de se regarder elle-même, de boucler en quelque sorte, elle doit, pour décrire correctement la compacité du méta-espace, être duale. Selon l'expérience, elle apparaîtra grain ou onde.

Par extension, tout objet, pour être saisi, ne pourra exister qu'avec deux mains pour le prendre. C'est au prix de l'incomplétude que les choses grandissent : elles ne sont pas complètement définies. La physique permet d'évaluer les choses jusqu'à cette incomplétude spatiale. De la même manière que le poisson dispose d'une bonne idée de sa distance aux choses par la connaissance qu'il en a, en fonction de l'angle solide apparent du prédateur ou de la proie, le physicien évalue les distances sans passer par le temps. La connaissance physique, la compression des choses, permet de construire une vérité qui s'exécute selon une forme spatialisée du temps.

Impossible de raccommoier mes deux champs de vision ; comme une araignée à huit pattes, je tente d'immobiliser dans ma toile toute plate une trajectoire spatiale et mobile. Et effectivement, il y a de quoi se nourrir. Mais parfois il y a plus, il y a des reflets. Lorsqu'un lapin est en retard par rapport au lieu et à l'instant où il souhaiterait être, il détale au pays

des merveilles. Je l'immobilise adroitement en fixant mes deux yeux et en le maintenant précisément entre eux. Il est au centre de mon attention et une vision cohérente est possible, elle me permettra d'ailleurs de confirmer la cohérence de ma vue et de ma flèche. Et de le manger. Mais lorsqu'il s'agit de boire, c'est une autre affaire. Une goutte d'eau dans le creux de ma main. Selon ma position et la sienne, j'y verrai un reflet ou non, d'un œil ou des deux yeux. Dans le cas où un reflet ne se forme que pour un œil, un trou étrange se forme dans mon champ de vision. Les yeux n'étant pas capables de trancher si oui ou non il y a reflet, la résolution est déposée sur le seuil de l'inconscience. N'ayant moi-même pas conjecturé de lois a priori sur ce phénomène, je me retrouve devant la magie de la goutte et de son étincelle merveilleuse, morte et vivante à la fois. Et tant qu'à boire, autant qu'il y ait de la mousse et autant qu'il y ait une baignoire : le bain moussant est constitué d'un grand nombre de gouttes aplaties, sorte de lames d'eau, situées dans un espace restreint et occupant diverses positions et diverses orientations. De sorte qu'elles se reflètent les unes les autres en déformant plus ou moins joyeusement les mondes imaginés, et que les reflets pour chacun de mes yeux créent un feu d'artifice d'étrangeté. Finalement, le cerveau capitule la complétude des choses, il accepte de restituer l'ensemble au prix d'un flou local salutaire.

TEMPS

La rivière, c'est un objet surprenant : quand on l'écoute de face, on est ailleurs. L'oreille amont entend bien les sons émis à l'aval, mais n'écoute que ceux de l'amont. L'oreille aval entend amont mais n'écoute qu'aval. En focalisant notre attention, en se focalisant sur l'objet rivière, à la fois sur l'amont et sur l'aval, nos deux oreilles permutent périodiquement, de sorte à saisir entre elles l'amont et l'aval. Lorsque l'une est en place, l'autre ne l'est pas. Lorsque l'autre le devient, la première la rattrape et la dépasse. Ainsi ce n'est pas la rivière que nous essayons de saisir par le son, c'est la musique qui nous prend.

Lorsqu'on est sur son cours... je ne sais pas. Je n'y suis plus. Mais j'y retournerai. Et je m'en souviens un peu. Lorsque j'étais en son sein, je me souviens de cette impression de tournis, cette perception de rondeur. Une oreille en rive, l'autre à l'amont plutôt qu'à l'aval, la troisième en l'air et la dernière en moi. Celle autour de laquelle tout tournait, celle que j'ai bue hier. Lorsque j'y retournerai, ce sera pour y boire, pour l'écouter de l'intérieur.

L'espace permet de focaliser assez bien les objets. Se focaliser soi, sur son être vivant, c'est chercher le temps.

L'intuition de Bachelard, c'est que le jeu de la vie est, malgré tout, un miroir de la vie. C'est exact, mais seulement si on accepte de perdre une nouvelle dernière chose. Une chose que Bergson ne pouvait accepter. Ce jeu est aussi puissant et fertile que l'arithmétique, que les mathématiques et donc indécidable à la manière de la condition humaine. Dans ce jeu, les instants et les localisations sont effacées à chaque instant : il n'y a pas d'historique en quelque sorte. Il y a simplement des situations qui constituent les germes de la génération précédente et les pousses fanées pour la génération suivante. Il n'y a donc apparemment aucune habitude : ce qui est conservé renaît car cela doit nécessairement naître. En particulier, la conservation d'une cellule vivante bordée par deux autres peut être interprétée autrement que par les seules règles initiales du jeu. Par exemple, en redéfinissant les règles du jeu pour l'ensemble des configurations par carré de neuf cases ou de 16, ... jusqu'à la règle étendue à l'ensemble du plateau. Il est envisageable de transférer la totalité du jeu vers les règles. Et c'est peut-être ce qui est en train de se passer. Il n'y a plus de temporalité, il y en a seulement l'illusion pour celui qui regarderait la dynamique. En fait les tableaux précédents ne sont simplement pas conservés, et cela permet une belle économie de jetons. L'instant présent c'est la révélation de la règle du jeu, pas la règle du tour de jeu. Bergson constitue son méta-mpg en y inscrivant que les notes significatives, celles qui ne seraient pas déduites des lois harmoniques par exemple. Bachelard note que les règles sont dans l'état actuel du jeu, sont l'état actuel du jeu. Les règles elles-mêmes sont l'habitude et la créent, l'ensemble des méta-règles, c'est le temps dans son instant ponctuel. Il n'y a finalement que l'instant qui se transmet d'une situation à une autre. Un libre arbitre complet qui fera jurisprudence exacte. Le prix du libre arbitre, de cette méta-règle, du temps en tant qu'il est vécu dans l'instant indépendamment de son histoire ou du futur projeté, c'est l'incohérence. La cohérence des choses n'est plus tout à fait exacte, mais on y gagne la vie.

La complétude du monde est largement respectée, la cohérence du monde également. Presque par définition de la compréhension. Il n'est pas si incompréhensible que le monde soit presque compréhensible : que savons-nous de la puissance de nos lois ? Elles sont pour moi comme l'apparition de la vie, à force d'essayer d'interpréter n'importe quoi n'importe comment, en se donnant tous les moyens de trouver une signification quelque

part, on y arrive. Mais pas tout à fait là où on croyait, et elle ne porte plus que sur des petits riens. On perd la symétrie de parité, de charge, de temps de sablier... on perd tout ce qu'on pensait avoir. Mais on a fait un beau voyage. Il n'y a presque rien d'autre qu'une belle révolution. Mais où l'a-t-on fait ?

ETHER

Nous ne sommes pas au centre de notre univers scientifique. Nous ne sommes au centre ni de l'espace cosmique, ni de l'espace évolutif, ni même de notre espace de conscience. Notre science se construit sur les limites de la compréhension. La limite de la compréhension est à la régression à l'infini, l'autoreproduction de cellules qui fait émerger l'indécidable. Ces cellules sont par exemple le quark, l'ADN et l'idée de l'idée. Lorsque nous les coupons, elles se dédoublent. L'espace est l'espace intérieur d'une cellule, dans lequel la méthode scientifique est efficace.

Nous ne sommes pas vraiment au centre de l'univers en général parce qu'il n'y a pas vraiment de centre. Il y a juste une focalisation. Dans le cas où des objets à observer seraient directement plongés dans un liquide, on pourrait, à la rigueur, faire servir ce liquide même à la focalisation de leurs images.

[Nous sommes baignés dans l'éther.]

L'espace est un déjà-vu. Et c'est moi que j'ai déjà vu. C'est ma propre cohérence, ma focalisation. Ce matin j'ai vu le déséquilibre dans l'accumulation des photons ; lorsque le champ de vision en déborde, lorsqu'il n'est plus possible de tout les voir, le tournis est inéluctable : ainsi apparaît l'image spatiale. Le réveil de ce matin était trop compliqué, trop illisible ; l'artifice de profondeur de champs a tardé et j'ai eu le temps de le réinventer. Je me suis rendu compte de ma propre compaction de la réalité. Comme la profondeur et le temps sont bons... tout se simplifie enfin : tout reste à sa place, seules les permutations de permutations sont conservées comme information. Certes, il y a un petit tour de passe-passe magique dans ce temps et dans cette profondeur, mais pas davantage que dans le i mathématique ; et surtout, pas aussi étrange et irréaliste que la vision déconstruite.

La métaphysique ne répond à aucune question, elle les enfume. Pourquoi sommes-nous ici ? Parce qu'un gagnant au loto est inéluctable. Il est inéluctable car il faudrait une

intention pour se souvenir de toutes les formes susceptibles de nous créer, afin de nous éviter. En effet, si ce n'était pas le cas, à laisser parfaitement libre le chaos, dans sa temporalité et sa spatialité la plus complète, il finirait bien par nous ressortir du chapeau. Et si c'était le cas, nous serions en train soit de détruire cette intention à force de compréhension, soit de nous en constituer. Enfin, dans tous les cas, notre unique manière de comprendre les choses scientifiquement, c'est de les saisir dans leur nécessité : le critère anthropomorphique finit de répondre aux plus mauvais joueurs.

La métaphysique a quelque chose de la mythologie grecque. Ou le contraire. Dieux comme Méta-Particules obéissent à leurs caractères mis en lumière par notre histoire commune. Tandis que chaque observation reforme cette histoire, le caractère est refermé sur notre lumière. Il n'y a plus de reproductibilité autre que statistique, qu'historique. Mais cette histoire, ce temps, est celui de notre lumière. Jusqu'à présent, la physique a été supportée, understood, par la subjectivité des scientifiques. En effet, c'est dans le lâcher-prise, dans l'imaginaire, que les outils de la nature, les dimensions, sont apparues. Elles ne sont validées qu'a posteriori, par cohérence statistique... La subjectivité, c'est un beau danger pour le physicien. Pour le scientifique. Il semble d'ailleurs malgré lui se rapprocher toujours davantage de lui ; il est déjà en lui d'une certaine manière, et les lois se trouvent dans les plus grandes aventures qu'il a apprises enfant peut-être sans les lire, celles de Krishna, de Chronos, de Djet et de Nehneh.

Il est possible que l'éther soit rempli de cordes ; mais alors c'est nous qui les avons placées pour s'y attacher. Le flou du vide est nécessaire pour permettre le passage de la métaphysique à la physique.

Le temps n'existe pas car s'il existait vraiment, il permettrait de comprendre, de saisir ce qui ne peut l'être, ce serait donc un artifice puisque la vérité est la partie vivante, et non morte, de la réalité.

Il y a des grumeaux dans le temps, on peut s'y déplacer à l'intérieur. Je le sais. Je l'ai fait.

Et je ne suis pas le seul.

ZEN

Le Tao que l'on peut nommer n'est pas le Tao.

Le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel.

L'indicible est l'éternellement réel.

Nommer est l'origine de toutes choses particulières.

Libre du désir, tu comprends le mystère.

Pris dans le désir, tu n'en vois que les manifestations.

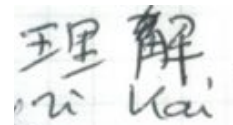
Pourtant mystère et manifestations jaillissent de la même source.

Cette source s'appelle ténèbres.

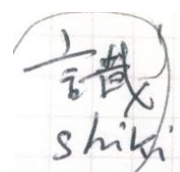
Ténèbres dans les ténèbres

La porte vers toute compréhension.

Certes, chemin et destination se révolutionnent la nuit, mais je ne crois pas qu'il s'agisse véritablement de compréhension ici. Plutôt de conscience. Il ne s'agit pas seulement de mettre en soi ce qu'on a saisi, ce qu'on a tué, il s'agit aussi de mettre ce qu'il y a de l'autre côté de la fente, ce qui est resté vivant, de mettre en soi ce qu'on n'a pas saisi. La conscience. En fait, il s'agit de compréhension orientale, ce serait proche du 'ri-kai' japonais, association du principe et de la dissection. Cette forme de compréhension est une forme de conscience, dans le vocabulaire occidental. Traduire 'conscience' du japonais vers le français est sans doute aussi difficile que de traduire 'je' du français vers le japonais. Ce problème reflète une distinction ethnologique importante. Les mots occidentaux sont des lois a priori, une essence du réel en tant qu'il peut être compris ; tandis que les mots japonais sont des lois a posteriori, des objets qui doivent se conformer, coïncider tant bien que mal avec un principe holistique qui les dépasse.



La fin de la compréhension, c'est la conscience occidentale. La fin de la science, c'est la conscience orientale, c'est le shiki, que je me risque à traduire improprement par zen, ou plutôt par le zen tel que les occidentaux



peuvent... se l'approprier ? Le zen, c'est peut-être le mot qui ressemble le moins à un mot, le plus à un son, encore davantage que Tao, que l'on reconnaît malgré tout sous la forme de voie.

Le Zen c'est se pardonner soi. Notre volonté de compréhension en particulier, pour les occidentaux. Mon zen, c'est tendre à vivre l'intégralité de l'instant présent, de l'étendre à la longueur de sa vie. De lâcher prise avec le reste, son passé et la projection de son passé. Imaginer oublier son histoire et ses projets. C'est donc un peu devenir fou, de folie occidentale tout au moins, et la réussite complète en France se finirait sans doute à l'asile, le lieu des éveillés et des endormis, indistinctement. Avoir à justifier de son sentiment d'appartenance au tout est clairement traumatisant pour un enfant qui ne sait pas encore que les autres sont des fous.

La représentation du yin yang par le Taiji Tu fournit une certaine approche du zen : vu par les occidentaux, le yin yang s'y décrypte comme une fractale, une régression à l'infini. Il pose immédiatement la problématique du fond non déductible de la forme, d'un flou vibratoire entre les deux qui correspond un peu au mouvement circulaire de toute chose orientale.

L'approche occidentale de la compréhension résout efficacement les problèmes à sommes nulles ; il permet de faire fonctionner efficacement le libéralisme en résolvant la plupart des situations courantes. Mais finalement, toutes les situations courantes sont les situations qui peuvent être oubliées, qui sont oubliées par la gomme de nos lois : il faut s'y attacher autant que possible pour bien détacher la forme de la figure ; il ne faut pas moins de ressenti pour en détacher le fond. Alors, peut-être, espérer un peu se saisir entre les deux, sur le cercle. Une fois que le scientifique se sera suffisamment pardonné d'avoir cherché et aura digéré tout ce qu'il a trouvé, chacun à sa mesure, il pourra laisser la place à l'artiste qu'il est pour compléter le travail, pour laisser ça tirer à sa place dans l'art chevaleresque du tir à l'arc et s'y regarder, comme dans toutes autres actions non raisonnées, libérées de la véracité.

PLAN

<i>1.1.1. Physique</i>	2
1.1.1.1 Absolu	2
1.1.1.2 Relatif	4
1.1.1.3 Quantitatif	6
1.1.1.4 Qualitatif	8
<i>1.1.2. Biologie</i>	11
1.1.2.1 Vie	11
1.1.2.2 Mort	144
1.1.2.3 Evolution	166
1.1.2.4 Création.....	17
<i>1.1.3. Psychanalyse</i>	19
1.1.3.1 Cohérence	20
1.1.3.2 Compacité	20
1.1.3.3 Conscience	24
1.1.3.4 Opacité	24
<i>1.1.4. Métaphysique</i>	30
1.1.4.1 Espace	30
1.1.4.2 Temps.....	32
1.1.4.3 Ether.....	34
1.1.4.4 Zen.....	36

© Auteur & PSA Editions 2013. L'iconographie est une photo originale de l'éditeur.